

**УИЛЬЯМ  
ШЕКСПИР**

PEINES  
D'AMOUR  
PERDUES

Уильям Шекспир  
**Peines d'amour perdues**

*[http://www.litres.ru/pages/biblio\\_book/?art=25477063](http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25477063)*

*Peines d'amour perdues / Comédie:*

# Содержание

NOTICE SUR PEINES D'AMOUR PERDUES	4
ACTE PREMIER	7
SCÈNE I	7
SCÈNE II	21
ACTE DEUXIÈME	30
SCÈNE I	30
Конец ознакомительного фрагмента.	41

# William Shakespeare

## Peines d'amour perdues / Comédie

### NOTICE SUR PEINES D'AMOUR PERDUES

De toutes les pièces contestées à Shakspeare, voici celle que ses admirateurs auraient le plus facilement abandonnée; cependant cette pièce, imparfaite dans son ensemble et souvent faible dans ses détails, nous paraît un miroir où se réfléchit le véritable langage de la cour d'Élisabeth, cet esprit pédantesque du siècle, ce goût de controverse et de logique pointilleuse qui influait sur le ton de la société des savants comme du beau monde de l'époque.

Malgré ses défauts, la comédie de *Peines d'amour perdues* porte aussi l'empreinte du génie de Shakspeare dans plusieurs scènes et dans la conception de presque tous les personnages. Biron et Rosaline sont l'ébauche des caractères inimitables de Bénédict et de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Don Adriano Armado est un fanfaron amusant; son petit page est bien réellement une *poignée d'esprit*; Nathaniel le curé, Holoferne

le magister, donnent aussi lieu à plus d'une scène comique et originale. Il n'est pas jusqu'à Dull le constable, et Costard le paysan, qui ne contribuent à faire trouver grâce à cette pièce, qui appartient, selon toute apparence, à la jeunesse de Shakspeare.

Douce suppose que Shakspeare a emprunté le sujet de cette pièce à un roman français, et qu'il l'a placée en 1425 environ. Il est difficile d'établir d'une façon positive l'année de la composition de cette comédie, mais il est certain qu'elle a été écrite de 1587 à 1591.

## PERSONNAGES

FERDINAND, roi de Navarre.

BIRON, )

LONGUEVILLE,) seigneurs attachés

DUMAINE,) au roi.

BOYET,) seigneurs à la suite de la

MERCADE,) princesse de France.

DON ADRIEN D'ARMADO, original espagnol.

NATHANIEL, curé.

HOLOFERNE, maître d'école.

DULL, constable.

COSTARD, paysan bouffon.

MOTH, page de don Adrien d'Armado.

UN GARDE DE LA FORÊT.

LA PRINCESSE DE FRANCE.

ROSALINE, )

MARIE,) dames à la suite de la

CATHERINE,) princesse de France.

JACQUINETTE, jeune paysanne.

OFFICIERS ET SUITE DU ROI ET DE LA PRINCESSE.

**La scène se passe dans le palais du  
roi de Navarre et dans les environs**

# ACTE PREMIER

## SCÈNE I

**Navarre. – Un parc avec un palais**

**LE ROI FERDINAND, BIRON,  
LONGUEVILLE ET DUMAINE**

LE ROI. – Que la Renommée, objet de la poursuite de tous les hommes pendant leur vie, reste gravée sur nos tombeaux d'airain et nous honore dans la disgrâce de la mort! En dépit du temps, ce cormoran qui dévore tout, un effort, pendant l'instant où nous respirons, peut nous conquérir un honneur qui émoussera le tranchant de sa faux, et fera de nous les héritiers de toute l'éternité. Courage donc, braves vainqueurs, car vous l'êtes, vous qui faites la guerre à vos propres passions, et qui combattez l'immense armée des désirs du monde. – Notre dernier édit subsistera dans toute sa force, la Navarre deviendra la merveille du monde; notre cour sera une petite académie, adonnée au repos et à la contemplation. Vous trois, Biron, Longueville et

Dumaine, vous avez fait serment de vivre avec moi pendant trois ans, compagnons de mes études, et d'observer les statuts qui sont rédigés dans cette cédula: vos serments sont prononcés; maintenant signez, et que celui qui violera le plus petit article de ce règlement voie son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes armés de courage pour exécuter ce que vous avez juré, signez votre grave serment, et observez-le.

LONGUEVILLE. – Je suis décidé: ce n'est qu'un jeûne de trois ans; si le corps souffre, l'âme jouira. Les panses trop bien remplies ont de pauvres cervelles, et les mets succulents, en engraisant les côtes, ruinent entièrement l'esprit.

DUMAINE. – Mon aimable souverain, Dumaine se mortifiera; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier ses plaisirs plus grossiers encore: je renonce et je meurs à l'amour, à la richesse et aux grandeurs, pour vivre en philosophe avec eux et vous.

BIRON. – Je ne puis que répéter à mon tour la même protestation. J'ai déjà fait les mêmes vœux, mon cher souverain: j'ai juré de vivre, d'étudier ici trois années. Mais il y a d'autres pratiques rigides, comme de ne pas voir une seule femme jusqu'à ce terme, article qui, j'espère, n'est pas enregistré dans l'acte; de ne goûter d'aucune nourriture durant un jour entier de la semaine, et, les autres jours, de ne manger que d'un seul mets, autre point qui, j'espère, ne s'y trouve pas non plus; et encore de ne dormir que trois heures par nuit, sans jamais être surpris les yeux assoupis dans le jour (tandis que moi, ma coutume est

de ne jamais songer à mal toute la nuit, et même de changer en nuit la moitié du jour), troisième clause qui, j'espère, n'est pas non plus mentionnée dans l'écrit. Oh! ce sont là des tâches bien arides, trop pénibles à remplir: ne pas voir les dames, étudier, jeûner et ne pas dormir!

LE ROI. – Votre serment de vous abstenir de ces trois points est prononcé.

BIRON. – Permettez-moi de répondre non, mon souverain. J'ai simplement juré d'étudier avec Votre Altesse, et de passer ici à votre cour l'espace de trois ans.

LE ROI. – Biron, avec cet article, vous avez juré les autres aussi.

BIRON. – Par oui et par non, mon prince; alors mon serment n'était pas sérieux. – Quel est le but de l'étude? Apprenez-le-moi.

LE ROI. – Quoi! c'est de savoir ce que nous ne saurions pas sans elle.

BIRON. – Voulez-vous parler des connaissances cachées et interdites à l'intelligence ordinaire?

LE ROI. – Oui; telle est la divine récompense de l'étude!

BIRON. – Allons, je veux bien jurer d'étudier, pour connaître la chose qu'il m'est interdit de savoir. – Par exemple, je veux bien étudier pour savoir où je pourrai dîner, lorsque les festins me seront expressément défendus. Et encore, pour savoir où trouver une belle maîtresse, quand les belles seront cachées à mes yeux. Ou bien, m'étant lié par un serment trop difficile à garder, je veux bien étudier l'art de l'enfreindre sans manquer à ma foi. Si

tels sont les fruits de l'étude, et qu'il soit vrai qu'elle apprenne à connaître ce qu'on ne savait pas avant, je suis prêt à faire le serment, et jamais je ne me rétracterai.

LE ROI. – Vous venez justement de citer les obstacles qui détournent l'homme de l'étude, et qui donnent à nos âmes le goût des vains plaisirs.

BIRON. – Sans doute, tous les plaisirs sont vains: mais les plus vains de tous sont ceux qui, acquis avec peine, ne produisent pour fruit que la peine; comme de méditer péniblement sur un livre, pour chercher la lumière de la vérité, tandis que son éclat perfide ne sert qu'à aveugler la vue éblouie. La lumière, en cherchant la lumière, enlève la lumière à la lumière. Ainsi, les yeux perdent la vue avant de trouver une faible lueur dans les ténèbres. Étudiez-moi plutôt comment on peut charmer ses yeux, en les fixant sur des yeux plus beaux, qui, s'ils les éblouissent, servent du moins d'étoiles à l'homme qu'ils ont aveuglé. L'étude ressemble au radieux soleil des cieux, qui ne veut pas être approfondi par d'insolents regards: ces infatigables travailleurs n'ont jamais rien gagné qu'un vil renom fondé sur les livres d'autrui. Ces parrains terrestres des astres du ciel, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de fruit de leurs brillantes nuits, que ceux qui se promènent à leur clarté sans les connaître: trop savoir, c'est ne connaître que la gloire, et tout parrain peut donner un nom.

LE ROI. – Comme il est savant en arguments contre la science!

DUMAINE. – Il est fort instruit dans l'art d'empêcher les

autres de s'instruire.

LONGUEVILLE. – Il sarcle le bon grain et laisse croître l'ivraie.

BIRON. – Le printemps est proche, quand les oisons couvent.

DUMAINE. – Et la conséquence, quelle est-elle?

BIRON. – Qu'il faut que chaque chose se fasse en son temps et en son lieu.

DUMAINE. – Rien pour la raison.

BIRON. – Quelque chose donc pour la rime.

LONGUEVILLE. – Biron ressemble à une gelée jalouse, qui attaque les premiers-nés des enfants du printemps.

BIRON. – Eh bien! oui; et pourquoi l'été se vanterait-il avant d'entendre le chant des oiseaux? Pourquoi me glorifierais-je de productions prématurées? A Noël, je ne désire pas plus les roses, que je ne désire la neige dans les jours où Mai se montre émaillé de fleurs nouvelles; mais j'aime chaque fruit dans sa saison. Quant à vous, il est trop tard maintenant pour étudier: ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI. – Eh bien! quittez-nous, retournez chez vous: adieu.

BIRON. – Non, mon gracieux souverain. J'ai fait serment de rester avec vous, et quoique j'aie défendu l'ignorance et la barbarie, par des arguments plus forts que vous ne pouvez en alléguer en faveur de votre céleste science, je n'en garderai pas moins constamment la parole que j'ai jurée, et je supporterai chaque jour toutes les privations des trois années fixes. Donnez-moi l'écrit, que j'en prenne lecture, et je souscrirai mon nom à

ses plus rigoureux décrets.

LE ROI. – C'est vous rendre à propos, pour vous racheter de la honte qui allait vous couvrir!

BIRON, *lisant*. – Item. «Que nulle femme ne s'approchera de ma cour, à distance d'un mille.» – Cet article a-t-il été proclamé?

LONGUEVILLE. – Il y a quatre jours.

BIRON. – Voyons sous quelle peine. – (*Lisant*.) «Sous peine de perdre la langue.» Qui a décerné cette peine?

LONGUEVILLE. – Hé! c'est moi.

BIRON. – Eh pour quelle raison, cher seigneur?

LONGUEVILLE. – Pour les éloigner de cette cour, par la terreur de cette punition.

BIRON. – Voilà une dangereuse loi contre l'urbanité. (*Lisant*.) Item. «Si un homme est surpris parlant à une femme dans l'espace de ces trois années, il subira l'ignominie publique que toute la cour jugera à propos d'infliger.» Pour cet article, vous le violerez vous-même, mon souverain; car, vous savez bien qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, pour vous parler à vous-même. – Une jeune princesse pleine de grâce et de majesté! Elle vient traiter avec vous de la cession de l'Aquitaine à son père, vieillard décrépît, infirme, et détenu dans son lit. Ainsi, c'est un article fait en vain, ou c'est en vain que cette illustre princesse vient à votre cour.

LE ROI. – Qu'en dites-vous, seigneurs? Cela a été tout à fait oublié.

BIRON. – C'est ainsi que l'étude est toujours en défaut; tandis

qu'elle s'occupe de ce qu'elle voudrait acquérir, elle oublie de faire ce qui est nécessaire; et lorsqu'elle atteint l'objet qu'elle poursuit avec le plus d'ardeur, c'est une conquête qui ressemble à celle d'une ville incendiée: aussitôt gagnée, aussitôt perdue.

LE ROI. – Nous sommes contraints de violer ce décret; mais c'est la nécessité qui nous force à souffrir ici le séjour de la princesse.

BIRON. – La nécessité nous rendra tous mille fois parjures dans l'espace de ces trois années, car chaque homme naît avec ses penchants, qui ne sont jamais domptés par la violence, mais toujours par une grâce spéciale. – Si je viole ma foi, mon apologie sera cette excuse: je ne me suis parjuré que par la force de la nécessité; aussi je souscris mon nom sans réserve à ces lois, et je consens que celui qui les enfreindra dans la moindre partie en soit puni par une honte éternelle: les tentations sont pour les autres comme pour moi; mais je crois, malgré la répugnance que je montre, que je serai encore le dernier à violer mon serment. – Mais n'y a-t-il aucune récréation qui soit permise?

LE ROI. – Oui, il y en a: notre cour, vous le savez, est fréquentée par un illustre voyageur d'Espagne. Cet homme possède toutes les belles manières du monde: sa tête est une mine de phrases. Un homme dont l'oreille est flattée du son de ses vaines paroles, comme de l'harmonie la plus ravissante; homme, au surplus, d'une politesse accomplie, et que le juste et l'injuste semblent avoir choisi pour être l'arbitre de leurs disputes. Cet enfant de l'imagination, ce sublime Armado, dans les intervalles

de nos études, nous racontera, en termes pompeux, les prouesses de maints chevaliers de l'Espagne basanée, qui ont péri dans les querelles du siècle. – A quel point il vous amuse, messieurs, c'est ce que j'ignore; mais pour moi, je proteste que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je le ferai entrer dans la troupe de mes ménétriers.

BIRON. – Armado! c'est un des plus illustres mortels: un homme à mots nouvellement raffinés, le vrai chevalier de la mode!

LONGUEVILLE. – Ce bouffon de Costard et lui feront notre divertissement. Ainsi donc, à l'étude, trois ans sont vite passés.

### (Entrent Dull et Costard tenant une lettre.)

DULL<sup>1</sup>. – Quelle est la personne du duc?

BIRON. – Le voici, l'ami; que veux-tu?

DULL. – Je représente moi-même sa personne, car je suis un officier de police; mais je voudrais voir sa personne propre en chair et en os.

BIRON. – Voilà le duc.

DULL. – Le seigneur Arme... Arme... vous salue: il y a de vilaines choses sur le tapis; cette lettre vous en dira davantage.

COSTARD. – Monsieur, le contenu<sup>2</sup> de cette lettre me touche aussi, moi.

---

<sup>1</sup> *Dull*; ce mot veut dire *insipide, ennuyé*.

<sup>2</sup> Jeu de mots intraduisible sur *contents*, contenu, et *contempt*, mépris.

LE ROI, *prenant la lettre.* – Une lettre du magnifique Armado!

BIRON. – Quelque mince qu'en soit le sujet, j'espère, par la grâce de Dieu, de sublimes paroles.

LONGUEVILLE. – Beaucoup d'espérances pour peu de choses! Dieu veuille nous donner la patience.

BIRON. – D'écouter ou de nous abstenir d'écouter.

LONGUEVILLE. – D'écouter patiemment, monsieur; et de rire modérément; ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON. – Allons, monsieur, ce sera comme le style de la lettre nous montera l'humeur à la gaieté.

COSTARD. – La matière, monsieur, me regarde, comme concernant Jacqueline. La forme en est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON. – Sur quel fait?

COSTARD. – Dans le fait et dans la forme<sup>3</sup> qui suivent, monsieur, trois choses à la fois: j'ai été vu avec elle dans la maison de la ferme, assis avec elle, et surpris à la suivre dans le parc; lesquelles choses, mises ensemble, sont dans le fait et la manière suivantes. – A présent, monsieur, quant à la manière... c'est la manière dont un homme parle à une femme, pour la forme... en quelque forme.

BIRON. – Et la suite, l'ami?

COSTARD. – La suite sera comme sera la correction qu'on me donnera, et Dieu veuille protéger la bonne cause!

---

<sup>3</sup> *Manner et form.* Jeux de mots qui n'existent que dans l'anglais.

LE ROI. – Voulez-vous écouter la lettre avec attention?

BIRON. – Comme nous écouterions un oracle.

COSTARD. – Telle est la simplicité de l'homme, d'écouter les penchants de la chair.

LE ROI, *lit.* – «Grand lieutenant, illustre vice-roi du firmament, et seul dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme, et patron nourricier de mon corps.

COSTARD. – Il n'y a pas encore là un mot de Costard.

LE ROI, *lisant.* – «Il est de fait...

COSTARD. – Cela peut être ainsi; mais s'il dit que cela est ainsi, il n'est, lui, à dire vrai, qu'ainsi<sup>4</sup>...

LE ROI. – Paix<sup>5</sup>!

COSTARD. – Soit à moi et à tout homme qui n'ose pas se battre!

LE ROI. – Pas le mot.

COSTARD. – Pas le mot des secrets des autres, je vous en prie.

LE ROI, *continuant de lire.* – «Il est de fait qu'affligé d'une mélancolie de couleur noire, j'ai recommandé la sombre et accablante humeur qui m'enveloppait à la médecine salutaire de votre air qui donne la santé; et comme je suis un gentilhomme, je me suis mis à me promener. L'heure, laquelle? Vers la sixième heure, lorsque les animaux paissent du meilleur appétit, que

---

<sup>4</sup> Le genre d'esprit de Costard est principalement de tirer des propositions précédentes des conséquences contradictoires et absurdes.

<sup>5</sup> Paix, absence de bruit, ou absence de guerre. Costard s'attache au dernier sens.

les oiseaux becquettent le mieux le grain, et que les hommes sont assis pour prendre ce repas que l'on nomme le souper: voilà pour le temps. Maintenant le sol, je veux dire le sol sur lequel je me promenais, il est enclos de murs: c'était votre parc. A présent, venons à l'endroit; je veux dire l'endroit où j'ai rencontré cet événement obscène et des plus monstrueux, qui tire aujourd'hui de ma plume, blanche comme la neige, l'encre de couleur d'ébène, que vos yeux voient, contemplent, parcourent ou regardent ici. C'est là au nord-nord-ouest et au coin ouest de votre jardin aux curieux détours que j'ai vu ce berger à l'âme basse; ce misérable ver qui sert à votre divertissement.

COSTARD. – C'est moi.

LE ROI, *continuant*. – «Cette âme illettrée et bornée.

COSTARD. – C'est moi.

LE ROI, *continuant*. – «Cet insipide vassal.

COSTARD. – C'est encore moi.

LE ROI, *continuant*. – «Qui, autant que je m'en souviens, se nomme Costard.

COSTARD. – Oh! c'est bien moi.

LE ROI, *continuant*. – «En compagnie et en tête-à-tête, contre le statut formel de votre édit et de votre loi promulguée, avec... avec... Oh! avec... mais je souffre de dire avec qui.

COSTARD. – Avec une fille.

LE ROI, *continuant*. – «Avec un enfant de notre grand-mère Ève, une femelle, ou pour me faire comprendre de votre âme délicate, une femme. Mû par l'aiguillon de mon devoir toujours

respecté, je vous l'ai envoyé, pour recevoir le lot de sa punition, sous la garde d'un officier de votre noble Altesse, Antoine Dull, homme de bonne renommée, de bonne conduite, de bonne réputation, et fort considéré.

DULL. – C'est moi, sous le bon plaisir de Votre Altesse; je suis Antoine Dull.

LE ROI, *continuant*. – «Quant à Jacquinette (c'est ainsi qu'on appelle le vase le plus faible, que j'ai surpris avec le berger susdit), je la garde comme un vase dévoué à la fureur de votre loi; et, au moindre signal de votre illustre volonté, je la mènerai subir son procès. Je suis à vous, dans toutes les formalités de l'ardeur brûlante d'un zèle dévoué,

«Don Adrien d'ARMADO.»

BIRON. – Cette lettre n'est pas en aussi bon style que je l'attendais, mais c'est le plus menteur que j'aie jamais entendu.

LE ROI. – Oui, le meilleur pour le pire. – Mais, toi, coquin, que réponds-tu à cela?

COSTARD. – Seigneur, je confesse la fille.

LE ROI. – As-tu entendu la proclamation de mon édit?

COSTARD. – Je confesse que je l'ai beaucoup entendue, mais aussi que j'y ai fait fort peu d'attention.

LE ROI. – On a publié la peine d'un an de prison pour quiconque serait surpris avec une fille.

COSTARD. – Je n'ai pas été pris avec une fille, seigneur, j'ai été pris avec une damoiselle.

LE ROI. – Eh bien! l'édit porte aussi une damoiselle.

COSTARD. – Ce n'était pas une damoiselle non plus, seigneur: c'était une vierge.

LE ROI. – Cela a été défendu aussi. L'édit porte aussi une vierge.

COSTARD. – Si cela est, je nie sa virginité: j'ai été pris avec une pucelle.

LE ROI. – Cette pucelle ne te servira pas, l'ami.

COSTARD. – Cette pucelle me servira, sire.

LE ROI. – Allons, je vais prononcer la sentence: tu jeûneras une semaine entière au pain bis et à l'eau.

COSTARD. – J'aimerais mieux prier un mois avec du mouton et du poireau.

LE ROI. – Et don Armado sera ton gardien. – Biron, ayez soin qu'il lui soit livré. – Et nous, chers seigneurs, allons mettre en pratique ce que nous avons réciproquement juré d'observer par un serment si solennel.

### **(Le roi sort avec Longueville et Dumaine.)**

BIRON. – Je gagerais ma tête contre le chapeau du premier honnête homme, que ces serments et ces lois deviendront un objet de mépris. – (*A Costard.*) Allons, drôle, marchons.

COSTARD. – Je souffre pour la vérité, monsieur, car il est très-vrai que j'ai été pris avec Jacquinette, et que Jacquinette est

une vraie fille; et ainsi donc, que la coupe amère de la prospérité<sup>6</sup> soit la bienvenue! L'affliction pourra un jour me sourire encore, et jusqu'à ce moment reste avec moi, douleur.

**(Ils sortent tous deux.)**

---

<sup>6</sup> Bévues mises exprès dans la bouche de Costard.

# SCÈNE II

## La maison d'Armado

### ARMADO *avec* MOTH *son page*

ARMADO. – Page, quel signe est-ce, quand une grande âme devient mélancolique?

MOTH. – C'est un grand signe, monsieur, qu'elle deviendra triste.

ARMADO. – Quoi! la tristesse et la mélancolie sont la même chose, mon cher lutin?

MOTH. – Non, non, monsieur; oh! non.

ARMADO. – Comment peux-tu séparer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

MOTH. – Par une démonstration familière de leurs effets, mon rude seigneur.

ARMADO. – Pourquoi dis-tu rude seigneur? rude seigneur?

MOTH. – Et pourquoi dites-vous tendre jouvenceau? tendre jouvenceau?

ARMADO. – J'ai dit tendre jouvenceau, comme une épithète qui convient à tes jeunes années, que l'on peut dénommer

tendres.

MOTH. – Et moi, j'ai dit rude seigneur, comme un titre qui appartient à votre vieillesse, que l'on peut nommer rude.

ARMADO. – Joli et convenable.

MOTH. – Comment l'entendez-vous, monsieur? Est-ce moi qui suis joli, et mon propos convenable; ou mon propos qui est joli, et moi convenable?

ARMADO. – Tu es joli parce que tu es petit.

MOTH. – Petitement joli, parce que je suis petit; et pourquoi *convenable*?

ARMADO. – Convenable, parce que tu es vif.

MOTH. – Dites-vous ceci à ma louange, mon maître?

ARMADO. – A ton digne éloge, vraiment.

MOTH. – Je vanterai une anguille avec le même éloge.

ARMADO. – Quoi! est-ce qu'une anguille est ingénieuse?

MOTH. – Une anguille est vive.

ARMADO. – Je dis que tu es vif dans tes réponses. – Tu m'échauffes le sang.

MOTH. – Me voilà payé d'une réponse, monsieur.

ARMADO. – Je n'aime pas à être contrarié.

MOTH. – Celui qui parle par contradictions, les croix <sup>7</sup> ne l'aiment pas.

ARMADO. – J'ai promis d'étudier trois ans avec le duc.

MOTH. – Vous pourriez le faire en une heure, monsieur.

ARMADO. – Impossible.

---

<sup>7</sup> *Cross*, croix, pièce de monnaie.

MOTH. – Combien fait *un* répété trois fois?

ARMADO. – Je sais mal compter: c'est le talent d'un garçon de cabaret.

MOTH. – Vous êtes un gentilhomme, monsieur, et un joueur.

ARMADO. – J'avoue tous les deux; tous deux sont le vernis qui rend un homme accompli.

MOTH. – En ce cas, je suis sûr que vous savez très-bien à quelle somme montent deux as.

ARMADO. – Elle monte à un de plus que deux.

MOTH. – Ce que le pauvre vulgaire appelle *trois*.

ARMADO. – Cela est vrai.

MOTH. – Eh bien! monsieur, n'est-ce que cela à étudier? En voilà déjà trois d'étudiés avant que vous puissiez cligner l'oeil trois fois; et combien il est aisé d'ajouter les années au mot *trois*, et d'étudier trois ans en deux mots, le cheval sautant<sup>8</sup> vous le dira.

ARMADO. – Une fort belle figure!

MOTH, à part. – Pour prouver que vous n'êtes qu'un zéro.

ARMADO. – Je t'avouerais là-dessus, que je suis amoureux et de même qu'il est bas à un guerrier d'aimer, de même je suis amoureux d'une fille de bas étage. Si de tirer l'épée contre l'humeur de mon penchant me délivrait de la pensée réprouvée qu'il m'inspire, je prendrais le désir prisonnier, je le rançonnerais et je l'enverrais à quelque courtisan de France pour y nouer quelque nouvelle galanterie. Je regarde comme un opprobre de soupirer: je voudrais abjurer Cupidon. Console-moi, mon enfant;

---

<sup>8</sup> Allusion au cheval de *Banks*, fameux par ses tours.

quels sont les grands hommes qui ont été amoureux?

MOTH. – Hercule, mon maître.

ARMADO. – O doux Hercule! – D'autres autorités, mon cher, d'autres encore; et qu'ils soient surtout, mon enfant, des hommes de bonne renommée et de bonne façon.

MOTH. – Samson, mon maître. C'était un homme d'un port avantageux, d'un port très-robuste, car il porta les portes de la ville sur son dos, comme un portefaix. Et il était amoureux.

ARMADO. – O robuste Samson! ô nerveux Samson! je te surpasse autant dans le maniement de mon épée, que tu me surpasses dans la force d'emporter les portes. Je suis amoureux aussi. – Quelle était l'amante de Samson, mon enfant?

MOTH. – Une femme, mon maître.

ARMADO. – De quelle couleur de peau?

MOTH. – Des quatre à la fois; ou de trois, ou de deux, ou de l'une des quatre.

ARMADO. – Dis-moi au juste de laquelle.

MOTH. – D'un vert d'eau, monsieur.

ARMADO. – Est-ce là une des quatre?

MOTH. – Oui, monsieur, suivant ce que j'ai lu. Et la meilleure des quatre.

ARMADO. – Le vert<sup>9</sup>, en effet, est la couleur des amants; mais avoir une amante de cette couleur... Je trouve que Samson n'avait guère de raison de le faire. Sûrement il l'affectionnait pour son esprit.

---

<sup>9</sup> Le vert du saule.

MOTH. – C'était justement pour cela, monsieur; car elle avait une intelligence verte<sup>10</sup>.

ARMADO. – Ma maîtresse est du blanc et du rouge le plus pur.

MOTH. – Ces couleurs, mon maître, masquent les pensées les plus impures.

ARMADO. – Définis, définis, enfant bien élevé.

MOTH. – Esprit de mon père, langue de ma mère, assistez-moi!

ARMADO. – Tendre invocation d'un enfant; très-jolie et très-pathétique!

MOTH.

Si une femme est composée de blanc et de rouge

Jamais ses fautes ne seront connues.

Car les fautes engendrent les joues pourpres.

Et la blanche pâleur décèle la crainte.

Ainsi, que votre maîtresse ait des craintes, ou qu'elle mérite le blâme,

Vous ne le connaîtrez pas à la couleur;

Car toujours ses joues conserveront la couleur

Qu'elles doivent à la Nature.

Voilà de terribles rimes, mon maître, contre le rouge et le blanc!

ARMADO. – N'y a-t-il pas, enfant, une ballade du roi et de

---

<sup>10</sup> *Intelligence verte*, c'est-à-dire vive et gaie.

la mendiante<sup>11</sup>?

MOTH. – Il y a trois siècles environ que le monde était infecté de cette ballade; mais je crois qu'à présent on ne la trouverait guère, ou, si on la trouvait, elle ne servirait guère ici ni pour les paroles, ni pour la musique.

ARMADO. – Je veux composer quelque chose de neuf sur ce sujet, afin de justifier mon écart par quelque autorité imposante. Page, j'aime cette jeune paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute raisonnante de Costard: elle le mérite bien.

MOTH. – D'être fustigée. (*A part.*) – Et pourtant elle mérite un plus digne amant que mon maître.

ARMADO. – Chante, mon enfant, mon âme languit accablée par l'amour.

MOTH. – Et cela est bien étrange, lorsque vous aimez une fille si légère<sup>12</sup>.

ARMADO. – Chante donc.

MOTH. – Attendez que la compagnie soit passée.

### (Entrent Dull, Costard et Jacquinette.)

DULL. – Monsieur, les intentions du duc sont que vous veilliez sur la personne de Costard, et que vous ne lui laissiez prendre aucun plaisir pour prix de sa conduite; mais qu'il jeûne

---

<sup>11</sup> *Le roi Cophétua et la mendiante.* Ballade à laquelle Shakspeare fait de fréquentes allusions.

<sup>12</sup> Jeu de mots fréquent sur *light*, lumière, et *light*, léger, agile.

trois jours de la semaine. Quant à cette damoiselle, je dois la garder dans le parc; elle aidera la laitière. Adieu.

ARMADO. – Ma rougeur me trahit. – Jeune fille?

JACQUINETTE. – Homme?

ARMADO. – J'irai te rendre visite à la loge.

JACQUINETTE. – Cela se peut.

ARMADO. – Je sais où elle est située.

JACQUINETTE. – O Dieu, que vous êtes savant!

ARMADO. – Je te conterai des choses merveilleuses.

JACQUINETTE. – Avec cette face?

ARMADO. – Je t'aime.

JACQUINETTE. – Je vous l'ai ouï dire ainsi.

ARMADO. – Et là-dessus, adieu.

JACQUINETTE. – Que les beaux jours vous suivent!

DULL. – Allons, venez, Jacquinette.

### **(Dull et Jacquinette sortent.)**

ARMADO. – Coquin, tu jeûneras pour tes péchés, avant que tu obtiennes ton pardon.

COSTARD. – Allons, monsieur, quand je jeûnerai, j'espère jeûner l'estomac plein.

ARMADO. – Tu seras grièvement puni.

COSTARD. – Je vous ai plus d'obligations que ne vous en ont vos gens, car ils sont fort légèrement récompensés.

ARMADO. – Emmenez ce coquin, enfermez-le.

MOTH. – Allons, viens, esclave transgresseur, vite.

COSTARD. – Ne me faites pas enfermer, monsieur, je jeûnerai fort bien en liberté.

MOTH. – Non, ce serait être lié et délié<sup>13</sup>, l'ami, tu iras en prison.

COSTARD. – Eh bien! si jamais je revois les heureux jours de désolation que j'ai vus, il y aura quelqu'un qui verra...

MOTH. – Que verra-t-on?

COSTARD. – Rien, monsieur Moth, que ce que l'on regardera. Il ne convient pas aux prisonniers de trop garder le silence dans leurs paroles; ainsi je ne dirai rien. Je remercie Dieu de ce que j'ai aussi peu de patience qu'un autre homme; ainsi, je peux rester tranquille.

### (Moth sort emmenant Costard.)

ARMADO, *seul*. – J'aime jusqu'à la terre qui est basse, où a marché sa chaussure, plus basse encore, conduite par son pied, qui est le plus bas des trois. Si j'aime, je serai parjure, ce qui est une grande preuve de fausseté. Et comment peut-il être sincère, l'amour qui est fondé sur une fausseté? L'amour est un esprit familier, l'amour est un démon: s'il y a un mauvais ange, c'est l'amour. Et cependant Samson fut tenté de même, et Samson avait une force extraordinaire; Salomon fut aussi séduit de même,

---

<sup>13</sup> Jeu de mots sur *fast*, jeûne, et *fast*, attaché, lié.

et Salomon avait une grande dose de sagesse. Le trait de Cupidon est trop dur pour la massue d'Hercule, et par conséquent trop fort aussi pour l'épée d'un Espagnol. La première et la seconde cause ne me serviront de rien<sup>14</sup>. Il ne fait pas de cas de l'escrime. Il ne s'embarrasse point du duel: sa honte est d'être appelé un enfant; mais sa gloire est de vaincre les hommes. Adieu, valeur! rouille-toi dans le repos, mon épée! taisez-vous, tambours! votre maître est amoureux. Oui, il aime. Que quelque dieu des vers impromptus veuille m'assister, car je suis sûr que je deviendrai poète à sonnets. Esprit, invente; plume, écris; car je suis prêt à faire des volumes in-folio.

**(Il sort.)**

**FIN DU PREMIER ACTE**

---

<sup>14</sup> Voyez la note de la comédie *Comme vous voudrez*, sur le règlement des duels.

# ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

**Toujours en Navarre. – On voit un pavillon et des tentes à quelque distance**

**LA PRINCESSE DE FRANCE,  
ROSALINE, MARIE, CATHERINE,  
BOYET, SEIGNEURS et suite**

BOYET. – Maintenant, madame, appelez à votre aide vos plus précieuses facultés. Considérez qui le roi, votre auguste père, envoie, vers qui il envoie, et quel est l'objet de son ambassade; vous, noble princesse, qui tenez un si haut rang dans l'estime du monde, vous venez conférer avec l'unique héritier de toutes les grandes qualités qu'un mortel puisse posséder, avec l'incomparable roi de Navarre; et le sujet de votre négociation n'est rien moins que la riche Aquitaine, douaire digne d'une reine. Prodiguez donc aujourd'hui toutes vos grâces, de même que la nature vous a prodigué tous ses dons; car elle a été avare envers

tout le monde, pour n'être libérale qu'envers vous.

LA PRINCESSE. – Cher seigneur Boyet, ma beauté, quoique médiocre, n'a pas besoin du fard de vos louanges: la beauté s'estime par le jugement des yeux, et non sur l'humiliant éloge de la langue intéressée à la vanter. Je suis moins fière de vous entendre exalter mon mérite que vous n'êtes ambitieux de passer pour éloquent, en faisant ainsi dépense d'esprit pour mon panégyrique; mais venons à la tâche dont j'ai à vous charger. – Digne Boyet, vous n'ignorez pas que la renommée, qui publie tout, a répandu dans le monde le bruit que le prince de Navarre a fait vœu de ne laisser approcher de sa cour silencieuse aucune femme pendant trois années qu'il dévoue à de pénibles études; il nous paraît donc que c'est un préliminaire convenable, avant de franchir les portes interdites de son domaine, de savoir ses intentions. Et c'est vous que nous chargeons seul de ce message, vous à qui votre mérite inspire l'audace, vous qui êtes l'orateur le plus fait pour persuader. Dites-lui que la fille du roi de France, désirant une prompte expédition pour une affaire importante, sollicite avec instance une conférence particulière avec Son Altesse. Hâtez-vous, annoncez-lui ma demande; nous attendons ici, comme d'humbles suppliants, sa volonté souveraine.

BOYET. – Fier de cet emploi, je pars plein de bonne volonté.

LA PRINCESSE. – Tout orgueil est plein de bonne volonté, et le vôtre est tel. (*Il sort.*) Quels sont les ministres dévoués, mes chers seigneurs, qui partagent le vœu de ce prince vertueux?

UN SEIGNEUR. – Longueville en est un, madame.

LA PRINCESSE. – Le connaissez-vous?

MARIE. – Je l'ai connu, madame. J'ai vu ce Longueville en Normandie, à la fête du mariage célébré entre le comte de Périgord et la belle héritière de Jacques Faulconbridge. C'est un homme qui passe pour être doué de sublimes qualités; instruit dans les arts et renommé dans les armes, tout ce qu'il entreprend il l'exécute avec grâce. La seule ombre qui ternisse l'éclat de ses vertus, si l'éclat de la vertu peut souffrir quelque ombre qui la ternisse, c'est un esprit caustique joint à une volonté trop obstinée; son esprit tranchant a le pouvoir de blesser, et son caractère le porte à n'épargner personne de ceux qui tombent sous sa main.

LA PRINCESSE. – Il paraît que c'est quelque courtisan railleur, n'est-ce pas?

MARIE. – C'est ce que répètent ceux qui connaissent le mieux son humeur.

LA PRINCESSE. – Ces esprits-là ont la vie courte, ils se flétrissent en grandissant. Quels sont les autres?

CATHERINE. – Le jeune Dumaine, jeune homme accompli, chéri pour sa vertu de tous ceux qui aiment la vertu. Avec le pouvoir de faire le mal, il ne sait jamais en faire: il a assez d'esprit pour rendre aimable un cavalier mal fait et il est assez bien fait pour plaire sans esprit. Je l'ai vu une fois chez le duc d'Alençon: et, d'après tout le bien que j'ai remarqué en lui, l'éloge que j'en fais est fort au-dessous de son mérite.

ROSALINE. – Un autre des seigneurs qui se consacrent avec

le duc à l'étude y était aussi avec lui, comme on me l'a assuré: on le nomme Biron. Je puis dire que je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, sans qu'il ait jamais passé les bornes d'une gaieté décente. Son oeil sait faire naître à chaque instant l'occasion de ses saillies; car chaque objet que son oeil saisit, son esprit sait en tirer une plaisanterie ingénieuse et gaie; et sa langue, interprète de sa pensée, sait la rendre en termes si choisis et si gracieux, que les vieilles oreilles font l'école buissonnière pour l'écouter, et que les oreilles plus jeunes sont dans l'enchantement, tant son éloquence est agréable et rapide.

LA PRINCESSE. – Que Dieu bénisse mes femmes! Sont-elles donc toutes amoureuses, que chacune d'elles prodigue à l'objet de son inclination de si grands éloges?

MARIE. – Voici Boyet.

**(Boyet rentre.)**

LA PRINCESSE. – Eh bien! seigneur, quel accueil recevons-nous?

BOYET. – Le roi de Navarre était déjà informé de votre illustre ambassade, et, avant que je parusse, lui et les courtisans qui partagent son voeu étaient déjà tout prêts à vous accueillir, noble princesse; mais j'ai appris qu'il aime mieux vous loger dans les champs, comme un ennemi qui viendrait assiéger sa cour, que de songer à se dispenser de son serment, pour vous introduire dans son palais solitaire. Voici le roi de Navarre.

(Toutes les dames mettent leurs masques.)

**(Entrent le roi de Navarre,  
Longueville, Dumaine, Biron, Suite.)**

LE ROI. – Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE. – Belle, je vous renvoie ce compliment, bienvenue, je ne le suis point encore: cette voûte est trop élevée pour être celle de votre palais, et ces champs sont une demeure trop indigne de moi, pour pouvoir me dire la bienvenue.

LE ROI. – Vous serez, madame, bien accueillie à ma cour.

LA PRINCESSE. – Bienvenue à votre cour; alors je serai la bienvenue; daignez donc m'y conduire.

LE ROI. – Daignez m'entendre, chère princesse; je me suis lié par un serment.

LA PRINCESSE. – Si le ciel n'assiste pas mon prince, il va se parjurer?

LE ROI. – Non, belle princesse, il ne le ferait pas pour le monde entier, du moins de sa libre volonté.

LA PRINCESSE. – Eh bien! sa volonté le violera; sa volonté seule, et nulle autre force.

LE ROI. – Vous ignorez, princesse, quel en est l'objet.

LA PRINCESSE. – Vous seriez plus sage de l'ignorer comme moi, mon prince, au lieu qu'aujourd'hui toute votre science n'est qu'ignorance. J'apprends que Votre Altesse a juré de se retirer

dans son palais. C'est un crime de garder ce serment, mon prince, et c'en est un aussi de le violer. Mais daignez me pardonner. Je débute par trop de hardiesse: il me sied mal de vouloir donner des leçons à mon maître. Faites-moi la grâce de lire l'objet de mon ambassade, et de donner sur-le-champ une réponse décisive à ma demande.

LE ROI. – Madame!.. (*Elle lui remet un papier.*) – Sur-le-champ, s'il m'est possible de le faire sur-le-champ.

LA PRINCESSE. – Vous le voudrez d'autant plus que je pourrai m'éloigner plus tôt; car si vous prolongez mon séjour ici, vous deviendrez parjure.

**(Le roi lit les dépêches remises par  
la princesse; pendant cette lecture,  
Biron lie conversation avec Rosaline.)**

BIRON, à *Rosaline*. – N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

ROSALINE. – N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant?

BIRON. – Je le sais très-bien.

ROSALINE. – Vous voyez donc combien il était inutile de me faire cette question?

BIRON. – Vous êtes trop vive.

ROSALINE. – C'est votre faute de me provoquer par de semblables questions.

BIRON. – Votre esprit est trop ardent, il va trop vite, il se fatiguera.

ROSALINE. – Il aura le temps de renverser son cavalier dans le fossé.

BIRON. – Quelle heure est-il?

ROSALINE. – Il est l'heure où les fous font des questions.

BIRON. – Allons, bonne fortune à votre masque.

ROSALINE. – Oui, au visage qu'il couvre.

BIRON. – Et qu'il vous envoie beaucoup d'amants.

ROSALINE. – Soit; pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON. – Non. Eh bien! adieu.

LE ROI. – Madame, votre père offre ici le payement de cent mille écus, et ce n'est que la moitié de la somme que mon père a déboursée dans ses guerres. Mais supposez que lui ou moi nous ayons reçu cette somme entière, que ni l'un ni l'autre nous n'avons reçue, il restera encore dû cent mille autres écus, et c'est en nantissement de cette somme qu'une partie de l'Aquitaine nous est engagée, quoique sa valeur soit au-dessous de cette somme. Si donc, le roi votre père veut seulement nous restituer la moitié de ce qui reste à payer, nous céderons nos droits sur l'Aquitaine, et nous entretiendrons une amitié sincère avec Sa Majesté; mais il paraît que ce n'est guère là ce qu'il se propose de faire, car il demande ici qu'on lui rembourse cent mille écus; il ne parle point du payement des cent mille écus qui restent dus, pour faire revivre son titre sur l'Aquitaine; et nous aurions bien mieux aimé la rendre en recevant l'argent qu'a

prêté notre père, que de la garder démembrée comme elle l'est. Chère princesse, si sa demande n'était pas aussi éloignée de toute proposition raisonnable, malgré quelques raisons secrètes, Votre Altesse aurait réussi à me faire céder et s'en retournerait satisfaite en France.

LA PRINCESSE. – Vous faites une trop grande injure au roi mon père, et vous faites vous-même tort à la réputation de votre nom, en dissimulant ainsi le remboursement d'une somme qui a été si fidèlement acquittée.

LE ROI. – Je vous proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement; et si vous pouvez le prouver, je consens à vous rendre la somme ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE. – Je vous somme de tenir votre parole. – Boyet, vous pouvez produire les quittances données par les officiers particuliers de Charles, son père.

LE ROI. – Voyons, donnez-moi ces preuves.

BOYET. – Sous le bon plaisir de Votre Altesse, le paquet où se trouvent ces quittances et autres papiers relatifs à cette affaire n'est pas encore arrivé. Demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI. – Elles suffiront pour me convaincre, et à leur vue je souscris sans difficulté à tout ce qui sera juste et raisonnable. En attendant, recevez de moi tout l'accueil que l'honneur peut, sans blesser l'honneur, offrir à votre mérite reconnu. Vous ne pouvez, belle princesse, être admise dans mon palais, mais ici, dans cette enceinte, vous serez reçue et traitée de manière à vous faire juger que si l'entrée de mon palais vous est interdite, vous occupez

une place dans mon coeur. Que vos bontés m'excusent; je prends congé de vous; demain nous reviendrons vous faire notre visite.

LA PRINCESSE. – Que l'aimable santé et les heureux désirs accompagnent Votre Altesse!

LE ROI. – Je vous souhaite l'accomplissement des vôtres, partout où vous serez.

### (Le roi sort avec sa suite.)

BIRON, à *Rosaline*. – Madame, je ferai vos compliments à mon coeur.

ROSALINE. – Je vous en prie, dites-lui bien des choses de ma part: je serais bien aise de le voir.

BIRON. – Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE. – Le fou est-il malade?

BIRON. – Malade au coeur.

ROSALINE. – Eh bien! faites-le saigner.

BIRON. – Cela lui ferait-il du bien?

ROSALINE. – Ma médecine dit oui.

BIRON. – Voulez-vous le saigner d'un coup d'oeil?

ROSALINE. – *Non point*<sup>15</sup>, mais avec mon couteau.

BIRON. – Dieu vous conserve la vie!

ROSALINE. – Et qu'il abrège la vôtre!

BIRON. – Je n'ai pas de remerciements à vous faire.

---

<sup>15</sup> *No point*, pas de pointe; et aussi *non point*, expression française.

DUMAINE, à Boyet, montrant Rosaline. – Monsieur, un mot, je vous prie: quelle est cette dame?

BOYET. – L'héritière d'Alençon: son nom est Rosaline.

DUMAINE. – Une fort jolie dame! Adieu, monsieur.

## (Il sort.)

LONGUEVILLE, à Boyet. – Je vous conjure, un mot: qu'est-ce que c'est que cette dame vêtue en blanc?

BOYET. – Une femme parfaite, et vous l'avez vue à la lumière.

LONGUEVILLE. – Peut-être légère<sup>16</sup> à la lumière; c'est son nom que je demande.

BOYET. – Elle n'en a qu'un pour elle; ce serait honteux de le demander.

LONGUEVILLE. – Je vous prie, de qui est-elle fille?

BOYET. – De sa mère, ai-je entendu dire.

LONGUEVILLE. – Dieu bénisse votre barbe!

BOYET. – Monsieur, ne vous fâchez pas: elle est l'héritière de Faulconbridge.

LONGUEVILLE. – C'est une très-aimable dame.

BOYET. – Oui, monsieur, cela pourrait être.

---

<sup>16</sup> Encore une équivoque sur *light*.

(Longueville sort.)

BIRON, à *Boyet*. – Quel est le nom de cette dame en chaperon?

BOYET. – Catherine, par hasard.

BIRON. – Est-elle mariée, ou non?

BOYET. – A sa volonté, monsieur, ou à peu près.

BIRON. – Je vous donne le bonjour, monsieur, et adieu.

BOYET. – Adieu pour moi, et bonjour pour vous.

(Biron sort, et les dames se démasquent.)

MARIE. – Ce dernier, c'est Biron, ce seigneur jovial et folâtre; chacun de ses mots est une saillie.

BOYET. – Et chacune de ces saillies rien qu'un mot.

LA PRINCESSE. – Vous avez bien fait de le prendre au mot.

BOYET. – J'étais aussi disposé à l'accrocher que lui à m'aborder<sup>17</sup>.

MARIE. – Peste! deux vaillants moutons!

BOYET. – Et pourquoi pas deux vaisseaux? Ma douce brebis, nous ne serons moutons que si vous nous laissez brouter sur vos lèvres.

---

<sup>17</sup> *To grapple* et *to board*, termes de marine.

# Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.